

Dany-Robert Dufour

Le Divin Marché

La révolution culturelle libérale

essai



DENOËL

Extrait de la publication

Le Divin Marché

DU MÊME AUTEUR

ESSAIS

Le Bégaiement des maîtres — Lacan, Benveniste, Lévi-Strauss...
[1988], Réédition Arcanes/Apertura, Strasbourg, 1999.

Les Mystères de la trinité, Gallimard, Paris, 1990.

Folie et démocratie, Gallimard, Paris, 1996.

Lacan et le miroir sophianique de Boehme, EPEL, Paris, 1998.

Lettres sur la nature humaine à l'usage des survivants,
Calmann-Lévy, Paris, 1999.

L'Art de réduire les têtes, Denoël, Paris, 2003.

On achève bien les hommes, Denoël, Paris, 2005.

ROMAN

Les Instants décomposés, Julliard, Paris, 1993.

Dany-Robert Dufour

Le Divin Marché

La révolution culturelle libérale

DENOËL

**Ouvrage publié sous la direction
de Renaud de Rochebrune**

© *Éditions Denoël*, 2007

*Aux quelques-uns qui m'aident à comprendre,
dont Marilia Amorim, Patrick Berthier
et Jean-Pierre Lebrun.
Et aux quelques autres qui m'emmènent au-delà,
dont Michel Schweizer*

« Les vices des hommes dans l'humanité dépravée peuvent être utilisés à l'avantage de la société civile et on peut leur faire tenir la place des vertus morales. »

Bernard de Mandeville,
La Fable des abeilles.

« Notre thèse est que l'idée d'un marché s'ajustant lui-même est purement utopique. Une telle institution ne peut exister de façon suivie sans anéantir la substance humaine et naturelle de la société, sans détruire l'homme et sans transformer son milieu en désert. »

Karl Polanyi,
La Grande Transformation.

« La première génération du XXI^e siècle est essentiellement différente de toutes celles qui l'ont précédée. »

Pierre Bergounioux,
La Fin du monde en avançant.

« Nous sommes dans la jungle et la nuit tombe. Une nuit sans fin nous menace si nous ne faisons pas la lumière et si nos chants n'appellent pas l'aube. »

Jean-Baptiste Botul,
« Troisième causerie sur Kant ».

Introduction

« [Dieu m'a] salopé vivant/pendant toute mon existence », disait Antonin Artaud à la fin de sa vie, du fond de sa lucide folie¹.

Artaud était, en quelque sorte, fou pour nous. Il avait saisi ce que les hommes « normaux » rechignent à comprendre : qu'ils sont toujours « salopés vivants » par leurs créateurs et maîtres. Et, de fait, ceux-ci s'en sont donné à cœur joie avec nous : les dieux de l'Antiquité, le Dieu unique des monothéismes, sans oublier le Roi, le Peuple, la Race, le Prolétariat... Nous avons dû subir les manigances incessantes des dieux du polythéisme, endurer l'oppression des absolutismes religieux et politiques, nous avons connu la Terreur et souffert, il y a peu, les crimes des religions politiques stalinienne et nazie.

Toutefois la question mérite aujourd'hui d'être posée à nouveaux frais puisque, comme on le dit, nous sortons de la religion sous ses différentes formes (théologiques, politiques, séculières...). Serions-nous donc entrés en phase de rémission ?

Je vais essayer de montrer qu'il n'en est rien. Comme

1. « Je n'admets pas/je ne pardonnerai jamais à personne/d'avoir pu être *salopé vivant*/pendant toute mon existence/et cela/uniquement à cause du fait/que c'est *moi*/qui étais dieu/véritablement dieu. » Antonin Artaud, *Œuvres*, Quarto, Gallimard, Paris, 2004, texte sans titre de décembre 1947, p. 1 587.

souvent, c'est alors que nous nous croyons libres, libérés, vivant dans une société aux accents résolument libéraux, que nous entrons dans une toute nouvelle forme d'aliénation. Laquelle s'installe, en l'occurrence, à mesure même que notre système libéral actuel est en train de se transformer en nouveau dogme. À se demander donc si cela même qui se présente aujourd'hui comme le remède universel, comme la guérison de tous les maux ayant auparavant affecté l'être-ensemble et l'être-soi, ne pourrait pas se convertir en nouvelle maladie. Certes, le libéralisme nous a affranchis de toutes les oppressions antérieures, il a apporté des bienfaits essentiels en matière de libertés collectives et individuelles, il a permis d'accroître la richesse globale comme jamais. Mais il est peut-être aujourd'hui en proie à un retournement très problématique. Il pourrait bien en être arrivé à ce point critique où les systèmes se mettent à jouer contre eux-mêmes. Ce qui arrive lorsque les effets pervers commencent à l'emporter sur les bienfaits apportés. Soit ce point où l'on dit que les systèmes deviennent contre-productifs. Bref, il n'est pas impossible que nous soyons en train de devenir malades du libéralisme, exactement comme nous l'avons été de tous les régimes antérieurs.

On comprendra dès lors l'ambition de ce livre : faire apparaître les lieux décisifs où nous sommes aujourd'hui « salopés » par le Marché.

De ce nouveau mal, pas encore parfaitement identifié, nous éprouvons déjà les symptômes. Et ils sont nombreux tant ils se manifestent aujourd'hui dans toutes les grandes économies humaines : l'économie marchande, l'économie politique, l'économie du vivant, l'économie symbolique, l'économie sémiotique, l'économie psychique. Face à ce qui arrive, nous sommes aujourd'hui dans la position des personnages de ce conte indien dont on me pardonnera peut-être cette petite adaptation.

Figurons-nous un village composé de sept aveugles et de leur accompagnateur. Un jour, tous entendent grand

tumulte alentour. Les aveugles pressent leur cornac de les aider à sortir pour s'approcher de... la chose. Le premier touche une défense de l'éléphant et dit : « Attention, c'est une arme de guerre, un sabre ! » Le second touche la queue et dit : « Mais non, c'est un objet utile au travail, une corde ! » Le troisième touche une oreille et dit : « Calmez-vous, les amis, ce n'est qu'un chasse-mouches ! » « Ah non ! » lance le quatrième qui s'était heurté au flanc de l'éléphant. « Ils nous enferment, c'est un mur ! » « Vous vous égarez tous », dit le cinquième qui venait de toucher la trompe. « C'est un gros serpent ; il s'est enroulé autour de mon bras ! » Le sixième, qui venait de toucher une patte, se mit à rire : « Mais c'est un arbre ! Je sens le tronc, je viens de l'entourer de mes bras ! » « Pas du tout ! » s'enthousiasme le septième : « C'est de la bonne terre chaude et humide ! » — il venait de tomber dans une des énormes crottes de l'éléphant.

Ils s'arrêtèrent alors abasourdis et demandèrent à l'accompagnateur : « Sommes-nous devenus fous ? » Mais le cornac ne leur répondit pas... car il était muet.

Les sciences de l'homme sont aujourd'hui dans la situation de ces aveugles. Face à la mutation anthropologique en train de se produire, affectant en profondeur nos personnalités et nos sociétés, chacune rend son docte verdict dans son coin en oubliant simplement le plus important : nommer le tout, dire à quoi nous avons au juste à faire. Dans la réalité, ces aveugles savants portent des noms : ils s'appellent « l'historien », « le grammairien », « l'économiste », « le psychanalyste », « le sociologue », « le théoricien de l'art », « le politologue »...

Disons que l'économiste ouvre le jeu et dit : ce que nous vivons est la conséquence d'un changement décisif dans le mode de régulation du capitalisme. L'historien répond : nous sommes face à une modification majeure dans le rapport à la religion. Le grammairien enchaîne : nous observons de nouveaux usages langagiers dans la population. Le sociologue coupe : nous constatons que les institutions classiques, la famille et l'école, ne socialisent plus.

Le politologue observe : notre façon de faire de la politique est en train de radicalement changer. Le théoricien de l'art réplique : l'art contemporain s'égaré de plus en plus en futilités égotiques diverses. Et le psychanalyste conclut : il est en train de se mettre en place une nouvelle économie psychique.

Ils ont bien sûr tous raison et leurs constructions sont indispensables. Mais ils ont tort quand même puisqu'ils ratent l'essentiel. Il aurait fallu que l'historien veuille bien admettre que ce qu'il décrit est corrélé aux changements de l'économie marchande. Que le psychanalyste consente à imaginer que ce qu'il entend du divan est à mettre en relation avec les changements dans la Cité. Que l'économiste accepte de considérer que la dérégulation libérale peut produire des effets dans le psychisme, et ainsi de suite. Et là peut-être seraient-ils parvenus à nommer l'éléphant — qui forme un tout nécessairement supérieur à la somme de ses différentes parties. Au lieu de cela, ils le débitent en autant de parties qui se peuvent appréhender par des disciplines distinctes, restées incommensurables les unes aux autres. De sorte que plus l'éléphant est gros, moins il est vu.

Reste l'accompagnateur. Il aurait été le seul à pouvoir nommer la bête. Mais voilà, il est muet. Donc, soit nous devons nous résigner aux discours doctement cacophoniques des savants aveugles. Soit nous devons trouver un moyen pour redonner la parole à l'accompagnateur. C'est ce que nous allons essayer de faire dans ce livre en le plongeant dans un bain philosophique roboratif. En effet, si on fait de la philosophie, c'est justement pour disposer d'un autre lieu où tout puisse, avec méthode, se discuter en même temps, sans que les spécialistes de l'histoire, du savoir, de l'inconscient, de la religion, de l'éducation, du droit, de l'art, de la langue ou du social préemptent l'objet pour le faire aussitôt disparaître en le cassant en autant de parties qu'ils savent analyser.

Mais il est une autre raison pour laquelle la philosophie se trouve si vivement convoquée ici. C'est précisément

parce que ces changements affectent ce sur quoi elle repose et sans quoi elle n'existerait pas : le Logos et la Cité. Il convient donc d'en inventorier sans tarder les transformations actuelles.

Et pour philosopher sur ce qui arrive dans le Logos et dans la Cité afin de le nommer, il faut commencer par ne pas perdre de vue que chacun des plans en question renvoie à l'une des dimensions constitutives de la culture, au sens allemand du terme *Kultur* qui correspond au patrimoine social, politique, symbolique, artistique appartenant à un ensemble d'individus et qui forme ce qu'on appelle une civilisation.

S'il faut absolument nommer la bête qui apparaît aujourd'hui dans notre civilisation, c'est tout simplement qu'il en est déjà venu d'autres avant, dont certaines furent qualifiées d'immondes.

La question se doit donc d'être posée. En fait de paisible éléphant, nous pourrions avoir affaire à une nouvelle bête inquiétante. Le devoir du philosophe serait alors, autant que faire se peut, de nommer l'innommable et d'avertir ses congénères afin qu'ils prennent toutes les dispositions nécessaires.

C'est indispensable, dès lors que, grâce à Valéry, nous connaissons la loi capitale régissant ce domaine : « Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles. » Et Valéry d'évoquer « (ces) mondes disparus tout entiers, (ces) empires coulés à pic avec tous leurs hommes et tous leurs engins; descendus au fond inexplorable des siècles avec leurs dieux et leurs lois, leurs académies et leurs sciences pures et appliquées, avec leurs grammaires, leurs dictionnaires, leurs classiques, leurs romantiques et leurs symbolistes, leurs critiques et les critiques de leurs critiques¹ ».

Or, c'est précisément une possible catastrophe qui est

1. Paul Valéry, *Œuvres I*, Gallimard, Paris, 1957, p. 988 et sq., « La crise de l'esprit, première lettre » (1919).

annoncée par certaines sentinelles aux yeux bien ouverts, postées aux abords de notre village d'aveugles. Des Cassandre qu'on gagnerait à entendre. Car c'est une inquiétante armée qu'elles voient arriver. Ne citons ici qu'une de ces sentinelles, l'écrivain Pierre Bergounioux :

Conditionnés de la plante des pieds à la pointe des cheveux par les multinationales de la bouffe et des fringues, de la musique en boîte et de l'électronique, vecteurs de logos, de stigmates corporels, acquis au langage cynique, ordurier du sous-prolétariat intellectuel que les groupes financiers ont placé aux créneaux des médias, les innocents d'aujourd'hui construisent une identité autre, aliénée, à peu près entièrement réifiée¹.

En fait de bête, ce serait donc plutôt un, voire des troupeaux d'individus qui se présenteraient aujourd'hui. Des troupeaux bruyants, incultes, barbares, libérés de toutes règles, désinhibés, postnévrotiques, bien décidés à piétiner toutes les plates-bandes de la civilisation sur leur passage. Particularité de ces troupeaux : chacun de ses membres se croit absolument libre alors même qu'il est entièrement télécommandé, conduit par une puissante et invisible main de fer. Parmi eux, des innocents, parfois aussi massacrés que massacrants², et des apprentis sorciers « liédonistes et calculateurs dont toutes les initiatives s'inscrivent dans l'espace global, abstrait, des biens et des services tarifés³ ». Tous sont devenus les petits et les grands soldats d'une puissante force dont ils ignorent presque toujours les tenants et aboutissants et qu'il nous faudra, au fil de ces pages, très précisément identifier.

1. Pierre Bergounioux, « De la littérature à la marchandise », in *Le Débat* n° 135, Gallimard, Paris, 2005, repris dans *La Fin du monde en avançant*, Fata Morgana, Paris, 2006.

2. Je rappelle que le « massacre des Innocents » renvoie à un épisode relaté dans l'Évangile selon Matthieu. Apprenant la naissance de Jésus, le roi Hérode veut le faire périr et ordonne le massacre de tous les enfants de moins de deux ans à Bethléem : c'est le massacre des « saints innocents » (permis par Dieu), mais Jésus et la Sainte Famille étaient déjà loin (voir « La fuite en Égypte »).

3. Pierre Bergounioux, « De la littérature à la marchandise », *op. cit.*

La question serait donc de savoir de quel nouveau dieu ces ensembles d'individus, qui se croient libres, sont les troupes. Car il se pourrait bien qu'une nouvelle religion soit en formation. Nos pères virent la chute de la terrifiante religion nazie du salut par la « race » des « forts » contre celle des « faibles ». Nous vîmes récemment le déclin de la religion marxiste du rachat par le Prolétariat portée à son point de folie furieuse par le stalinisme. Mais nous ne savons pas assez que, depuis leurs faillites, une nouvelle religion préparée de longue main — celle du Marché — est en train de s'installer, non sans provoquer de violentes réactions émanant de religions plus anciennes. Là, donc, où beaucoup nous imaginent libérés des dogmes anciens et sont enclins à nous penser comme momentanément errants, sonnés, sous le coup d'une ivresse provoquée par cette libération, je nous vois comme potentiellement assujettis à un nouveau dieu, une nouvelle divinité un rien perverse au demeurant puisqu'au lieu de nous interdire, elle nous laisse la bride sur le cou : plus de régulation morale, *laisser faire*. Bref, nous serions tombés sous la dépendance d'un nouveau dieu un peu sadien sur les bords, le Divin Marché, qui nous dirait : « Jouissez ! »

Telle serait l'hypothèse dont cet ouvrage va tenter d'explorer toutes les conséquences. Certes je peux me tromper sur toute la ligne. Mais le jeu en vaut la chandelle si l'on considère qu'il ressortit de ces situations où l'on risque de ne perdre que peu, tandis qu'on peut y gagner beaucoup. En effet, si on se trompe — si on se trompe d'éléphant, bien sûr —, les conséquences ne seront que minimales : on n'aura fait, en quelque sorte, que donner un coup de trompe dans l'eau — ce qui ne dissonerait pas beaucoup dans le tintamarre actuel. Mais si on ne se leurre pas, on aura peut-être utilement déclenché l'alarme, et même sonné le tocsin, et on aura ainsi averti alentour pour que chacun prenne ses dispositions afin d'éviter les dévastations dues aux déferlements du troupeau, voire l'enrôlement grégaire en son sein.

Je vais donc essayer de montrer dans ce livre qu'il y a au moins dix bonnes raisons de se poser la question de la progression rapide de ces troupeaux conduits par une main devant absolument être rendue visible et prévisible, à mesure même que nos républiques se transforment en démocraties de marché.

Et, comme les troupeaux ne peuvent que faire trembler le sol sur leur passage, il sera effectué une série de dix relevés sismographiques pour montrer qu'il existe déjà de sérieuses lignes de fracture dans notre terreau culturel. Ces mesures touchent au rapport à soi, à l'autre (le semblable), à l'Autre (le représentant de la radicale altérité), au transcendantal, au politique, au savoir, à la langue, à la Loi, à l'Art, à l'inconscient.

Soit dix chapitres dans lesquels nous essaierons de montrer que nos troupeaux postmodernes actuels suivent des *instructions* là même où chacun de ses membres se croit absolument libre, libéré et libéral. C'est dire que la religion du Marché, qui prévaut de plus en plus aujourd'hui, distille dans l'air du temps, comme toute religion, un certain nombre de *commandements* — dix, dirons-nous ici — qui valent comme les *instructions libérales* du nouveau dogme. Il y a vingt ans, Jean-François Lyotard nous avait mis face à des *Instructions païennes*¹; de même, il faut faire apparaître aujourd'hui les instructions libérales qui nous déterminent sans que nous le sachions. Il conviendra donc, dans un premier temps, de présenter, c'est-à-dire de rendre manifestes, ces instructions implicites proposées à chacun. Et, dans un second temps, il faudra faire l'autopsie de ces commandements. Par « autopsie », nous entendons exactement ce que *Le Robert* entend. Dans son sens premier (c'est-à-dire grec), « autopsie » réfère à la « démarche mystique qui permet de contempler les dieux et de participer à leur puissance ». Et, de fait, il s'agira pour nous, en autopsiant les

1. Jean-François Lyotard, *Instructions païennes*, Galilée, Paris, 1977.

dix commandements du libéralisme, de montrer, de façon critique, l'extraordinaire puissance du nouveau dieu libéral. Quant aux sens seconds, nous ne les oublions pas. Nous serons souvent amenés à faire une autopsie à vif des sujets de ce grand dieu actuel qu'est le Marché — ce qui risque d'être parfois douloureux, voire un peu saignant — et nous nous rapprocherons ainsi du sens philosophique du terme « autopsie » : « examen objectif d'une chose ou d'un fait ».

« Les vices privés font la fortune publique » : cette formule aujourd'hui banale scandalisa l'Europe des Lumières lorsqu'elle fut énoncée pour la première fois en 1704 par Bernard de Mandeville. Pourtant, ce médecin, précurseur trop méconnu du libéralisme, ne faisait qu'énoncer la morale perverse qui, au-delà de l'Occident, régit aujourd'hui la planète. Elle est au cœur d'une nouvelle religion qui semble désormais régner sans partage, celle du marché : si les faiblesses individuelles contribuent aux richesses collectives, ne doit-on pas privilégier les intérêts égoïstes de chacun ?

En philosophe, Dany-Robert Dufour poursuit dans cet ouvrage ses interrogations sur les évolutions radicales de notre société. En présentant, en autant de chapitres, les « dix commandements » inquiétants qui résultent de la morale néolibérale aujourd'hui dominante, il analyse les ébranlements qu'elle provoque dans tous les domaines : le rapport de chacun à soi et à l'autre, à l'école, au politique, à l'économie et à l'entreprise, au savoir, à la langue, à la Loi, à l'art, à l'inconscient, etc. Et il démontre ainsi qu'une véritable révolution culturelle est en cours. Qui nous mènera jusqu'où ?

Dany-Robert Dufour, philosophe,
est professeur en sciences de l'éducation
à l'université Paris-VIII, directeur de programme
au Collège international de philosophie. Il est l'auteur
de nombreux ouvrages, dont *Folie et démocratie* (1996),
et chez Denoël, *L'Art de réduire les têtes* (2003)
et *On achève bien les hommes* (2005).

MÉDIATIONS
www.denoel.fr

B25914.9  10.07
ISBN 978-2-20725914-6
22 €



Extrait de la publication